

Les pièges du vocabulaire bilingue : les faux amis

Introduction

Depuis la naissance de la notion des faux amis (FA), créée par Kœssler qui publia son premier recueil de faux amis en 1928¹, spécialistes (lexicographes, enseignants de langue) et locuteurs profanes ignorent toujours la recette efficace qui les aiderait à éviter les pièges du vocabulaire en langue étrangère.

Voici un exemple destiné à illustrer les pièges tendus par le vocabulaire. Dans le cahier de Cranston–Szlakmann, un Français en face d'un couple (visiblement) hippie parlant de leur alimentation alternative, semble être tout à fait choqué en les entendant prononcer la phrase suivante : « *We eat food without preservatives* »². Ce bonhomme, à cause de sa connaissance d'anglais imparfaite (« *preservative* » est un agent chimique servant à conserver des aliments, à en empêcher l'altération, donc il signifie conservateur ou préservateur), se laissa tromper par la ressemblance formelle du mot anglais et du français « préservatif », ce qui amena à une fausse interprétation de l'énoncé. Cet exemple montre comment les faux amis peuvent troubler la communication et que le malentendu, provoqué par les faux amis, peut être non seulement comique, mais aussi pénible.

Malgré les nombreux recueils de faux amis parus depuis, présentant d'ailleurs une extrême diversité dans les langues choisies ainsi que dans le concept de lexicographie, l'étude théorique de ce phénomène resta jusqu'à présent, nous semble-t-il, une question accessoire. À part les quelques informations cachées dans les introductions des dictionnaires, on ne trouve que peu d'ouvrages traitant de la nature, de la formation et/ou des types des faux amis.

Dans cet article, sans vouloir résoudre la vaste problématique des faux amis, nous cherchons à combler cette lacune en nous concentrant sur les questions suivantes :

Qu'est-ce qu'on entend par « faux amis » ? (définition de FA)

Pourquoi rencontre-t-on des faux amis ? (explication de l'utilisation des FA)

Peut-on et comment peut-on les regrouper ? (tentative de classification des FA)

La notion de « faux amis »

La difficulté de définir le terme « faux amis » suscite une problématique que l'on peut ramener à deux points : il faut examiner la question du nombre des langues (s'agit-il d'un phénomène unilingue ou bilingue ?) et celle de la parenté entre les mots ou les expressions examinés (doivent-ils avoir un rapport étymologique ou non ?).

Dans la conception de Kœssler et Derocquigny, qui examinèrent les mots français intégrés dans l'anglais et les pièges de traduction que ceux-ci « tendent » aux locuteurs non avertis, les

¹ KESSLER, Maxime, DEROCQUIGNY, Jules, *Les Faux Amis ou les pièges du vocabulaire anglais (Conseil aux traducteurs)*, Paris, Vuibert, [éd. or. 1928], 1949, 4^e éd.

² CRANSTON, Samuel, SZLAKMANN, Charles, *Au pays des faux-amis : petit guide illustré anglais-français*, Paris, Édition du Seuil, 1990.

faux amis désignaient des mots dont « l'identité de forme n'entraîne pas nécessairement l'identité de sens »³. Kœssler parle même des faux amis qui existeraient à l'intérieur d'une même langue. Dans le français, il en distingue trois types⁴ :

Les homonymes qui, par leur forme identique, peuvent être la source des malentendus entre les interlocuteurs unilingues.

Les mots ayant des variations sémantiques **dans l'espace** : il s'agit des mots dialectaux dont les sens régionaux sont différents de ceux de la norme.

Les mots ayant des variations sémantiques **dans le temps** dues à l'évolution naturelle de la langue au cours de laquelle les sens des mots changent. Ainsi, les locuteurs d'une époque donnée n'entendent-ils pas par tel ou tel mot la même chose que les locuteurs d'une autre époque. Par exemple, chez Mathurin Régnier (1573-1613), le mot « paître » veut dire « nourrir (un animal), manger (au sens général) »⁵ ; aujourd'hui ce mot signifie « pacager, pâturer », l'on peut constater donc la restriction sémantique du verbe.

On voit survivre certains points de ce concept chez Colignon–Berthier définissant les faux amis comme des mots d'une même langue (notamment du français) que « l'on emploie l'un pour l'autre [...], on intervertit leurs sens respectifs, que ce soit à cause d'une ressemblance plus ou moins proche ou plus ou moins éloignée (paronymie), d'une synonymie approximative, ou pour toute autre raison »⁶. Tout en respectant la valeur des ouvrages cités, il nous semble inévitable de contredire ces définitions. Nous le faisons dans l'intention de vouloir bien définir les faux amis, de prendre ce qui leur est propre et aussi de les distinguer d'autres phénomènes linguistiques similaires. Ce que ces auteurs prennent pour des faux amis, sont des mots que la linguistique connaît sous le nom des **paronymes** ou des **faux frères**. Néanmoins on ne peut parler des faux amis qu'en relations de deux langues. Il est vrai que dans la définition du *Dictionnaire de la linguistique*⁷, le critère « bilingue » n'est pas explicite, mais l'article se réfère à la traduction qui, par définition implique la nécessité de deux langues, et d'un autre côté, les exemples donnés sont tous anglais-français, donc des exemples bilingues. Le *Dictionnaire de la linguistique* confirme ainsi, d'une manière implicite, que dans le cas des faux amis, il s'agit de langues différentes, d'où notre principe selon lequel les faux amis n'existent qu'entre deux langues⁸.

En ce qui concerne l'aspect étymologique de la définition, nous devons compter avec l'histoire des faux amis, car c'est de là que provient cette problématique.

Après la publication du livre de Kœssler–Derocquigny, la notion des faux amis se limitait à des mots ayant des rapports étymologiques. Les linguistes ont semblé garder cette tradition pendant plus d'un demi siècle : « Les emprunts sont souvent des faux amis parce qu'ils n'ont

³ KÆSSLER, *Les Faux amis des vocabulaires anglais et américains*, Paris, Vuibert, 1975, p. 10.

⁴ *Op. cit.*, pp. 11-13.

⁵ « Les corbeaux se paissent de charogne » – exemple tiré du *ROBERT*.

⁶ COLIGNON, Jean Pierre, BERTHIER, Pierre-Valentin, *Lexique des « Faux amis »*, Paris, Hatier, coll. Profil Formation, 1985, p. 3.

⁷ *Dictionnaire de la linguistique*, sous la dir. de George Mounin, Paris, Quadrige / PUF, 2^e éd., 1999.

⁸ Cf. la définition dans Duden (*Duden Deutsches Universalwörterbuch*, Mannheim, Dudenverlag, 4., neu bearbeitete u. erweiterte Auflage, 2001), qui dit également « *mehreren Sprachen* », donc « plusieurs langues ».

pas, dans la langue emprunteuse, le même sens que dans la langue donneuse »⁹. Depuis, grâce au développement des dictionnaires et à la diversité des langues examinées (l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le russe)¹⁰, la notion de faux amis s'est élargie. Elle est sortie de sa « cage » étymologique et lexicale et elle a été adoptée à d'autres niveaux de l'analyse linguistique (phonétique, morphologie, phraséologie, pragmatique). Dans son dictionnaire, Wanderperren arrive à déclarer la priorité de la forme sur l'étymologie : « Notre critère a été la ressemblance des mots, non leur étymologie. Avant tout, nous avons voulu être pratique [...] »¹¹. Selon le *Dictionnaire de la linguistique*, les faux amis désignent « des mots d'étymologie et de forme semblables, mais de sens partiellement ou totalement différents. [...] Et également des associations de mots trop exclusifs, dues à une association trop fréquente par la traduction »¹². Aujourd'hui, ils comprennent donc toutes sortes de pièges éventuels qui peuvent se tendre dans la communication des locuteurs (au moins) bilingues.

Dans le présent travail, conformément à l'usage général, nous tiendrons pour des faux amis les mots correspondant à la définition donnée par le *Dictionnaire de la linguistique*.

2. La formation des faux amis

Les dictionnaires des faux amis, étant des recueils synchroniques, considèrent les deux langues choisies dans leurs états actuels sans donner des explications concernant l'origine des mots-pièges. Évidemment, les renseignements étymologiques détaillés dépassent la compétence des dictionnaires bilingues ; pourtant il peut être utile de passer en revue les causes de la formation des faux amis. Il faut souligner le fait que les faux amis n'existent pas *a priori* dans la langue (comme par exemple les synonymes ou les paronymes) : c'est la connaissance linguistique inégale du locuteur bilingue qui les produit. Lors de la communication, un locuteur polyglotte, trompé par la similitude d'un mot étranger avec un mot de sa langue primaire, tient les deux mots pour des équivalents et utilise celui-là au sens de celui-ci, tout en ignorant que la signification du mot étranger n'est pas identique à celle qu'il lui attribue. Les faux amis apparaissant dans la communication, résultent donc du défaut de connaissance des codes différents et appartiennent ainsi au langage de l'individu et non à la langue même.

La production des faux amis pourrait donc intéresser les psycholinguistes (qui devraient suivre le processus de l'énonciation) ; tandis que la nature et le degré de parenté des faux amis pourraient éveiller l'attention des étymologistes, car, derrière les fausses analogies dues à la ressemblance fortuite (formelle ou structurelle) des mots ou des expressions, l'on peut découvrir leur contact « historique ».

La formation des faux amis peut être donc envisagée d'une part du point de vue des erreurs de la traduction ou du bilinguisme (aspect psycholinguistique), d'autre part du point de vue du processus de l'emprunt (aspect étymologique).

⁹ DERROY, Louis, *L'emprunt linguistique*, Paris, Les Belles Lettres, 1956, p. 261.

¹⁰ Voir la liste dans *Références générales*.

¹¹ WANDERPERREN, François, *Dictionnaire des faux amis allemand-français / Wörterbuch der Faux-amis deutsch-französisch*, Paris, Duculot, 1994, p. VII.

¹² *Dictionnaire de la linguistique*, éd. cit., p. 340.

2.1. Aspect psycholinguistique

2.1.1. Les fausses analogies dans la traduction

« Dès qu'intervient la traduction, apparaît le danger d'une interprétation de la langue étrangère dans les termes de la langue maternelle »¹³. Cette remarque de Martinet explique en fait la naissance des faux amis non étymologiques.

La traduction suppose un locuteur bi- ou multilingue, c'est-à-dire une personne qui possède (à un certain niveau) au moins deux langues. Ces locuteurs, quel que soit leur niveau de langue, peuvent se tromper dans leur choix de mots ou d'expressions. Les erreurs les plus fréquentes s'expliquent par l'influence analogique de la langue primaire (ou celle de la langue mieux maîtrisée chez les polyglottes) dont la structure et les tournures sont ineffaçablement imprimées dans la conscience de l'individu. Cela ne veut pas dire bien sûr que la réflexion analogique est nocive ! Il est bien connu que dans la traduction, ainsi que dans l'apprentissage de langue, l'analogie a un rôle non négligeable et les fautes par analogies sont une étape normale de l'acquisition du langage. Ce que nous voudrions accentuer c'est que les traducteurs ou les locuteurs doivent toujours repasser dans la tête leurs trouvailles et se méfier des ressemblances formelles ou structurelles qui se montrent évidentes.

Aussi arrive-t-il, les enseignants de langue le constatent souvent en classe, que le locuteur bilingue, ignorant les équivalents exacts et les changements intervenus dans le développement du mot de l'autre langue, crée lui-même un mot (surtout dans le cas des mots qui ont l'air d'être « internationaux »). En supposant une source commune et en croyant connaître les tendances générales de changement étymologique et/ou de dérivation, il invente (souvent par analogie justifiable ou logique) des mots qui semblent appartenir au vocabulaire de l'autre langue. Le seul défaut de ce processus est que le résultat en est faux et/ou inexistant dans la deuxième langue. Par exemple le hongrois « *koleszterin* » inspire (par l'analogie de « *margarin* » – *margarine*, « *vitamin* » – *vitamine*) la forme ~~*cholestérine*~~ qui est évidemment inacceptable, la forme correcte étant « *cholestérol* ». La même chose pour « *futballista* » – ~~*footballiste*~~ – *footballeur* où une série d'équivalences des noms se terminant par « *-ista/-iste* » (« *féminista* » – *féministe*, « *marxista* » – *marxiste*, « *specialista* » – *spécialiste*, etc.) semble justifier l'association qui est pourtant fautive. Les termes musicaux hongrois « *dúr* » et « *moll* » ont les mêmes étymons¹⁴ que les français *dur*, *-e* et *mou*, *mol*, *molle*, pourtant ceux-ci ne sont que des faux amis des termes hongrois dont les véritables équivalents (« *majeur* » et « *mineur* ») remontent à d'autres étymons latins (« *major*, *minor* »).

2.1.2. Interférence des champs sémantiques

« La connaissance de la structure du champ sémasiologique est d'une grande importance pour l'interprétation de tout contexte. C'est l'unique moyen de démasquer des faux-amis. »¹⁵

¹³ MARTINET, André, *Grammaire et psychologie*, Paris, PUF, 1950, p. 9.

¹⁴ Les mots latins *durus* et *mollis*.

¹⁵ BALDINGER, Kurt, « Sémasiologie et onomasiologie », in *Revue de Linguistique Romane*, n 28, 1964, pp. 249-272.

Le locuteur s'imaginant que dans une autre langue il tombera sur les mêmes acceptions d'un mot polysémique que dans sa langue maternelle, produira en série des faux amis. Les pièges les plus dangereux pour le locuteur sont les mots polysémiques et les expressions figées. Prenons un exemple simple. Le hongrois « *zebra* » a deux sens : 1) « mammifère d'Afrique, à pelage blanchâtre rayé de noir ou de brun » et 2) « voie aménagée permettant aux piétons de traverser une rue ». Pour le premier, la traduction par le mot « un zèbre » est absolument correcte, alors que pour l'équivalent français du deuxième, il est impossible d'employer le mot « zèbre », car ce mot français n'a pas le même champ sémantique que le mot hongrois.

Dans ce type de faux amis, le locuteur fait une interférence à tort entre le champ de significations du mot polysémique de sa langue maternelle et les formes étrangères appartenant aux désignations diverses du mot choisi. Les significations distinctes d'un polysème de la langue *A* ont comme équivalent deux formes indépendantes dans la langue *B*.

Dans ce cas, le mauvais lien que le locuteur fait (sans en prendre conscience) entre le champ sémasiologique et le champ onomasiologique est la source de la production des faux amis.

2.2. Aspect étymologique

2.2.1. L'emprunt direct

L'emprunt est « une forme d'expression qu'une communauté linguistique reçoit d'une autre communauté soit par besoin (matériel ou affectif), soit par la supériorité sociale de la communauté 'donneuse'. Le mot emprunté a, comme tout signe linguistique, une double nature : il a une forme et un ou, éventuellement, plusieurs sens¹⁶ ».

En général, les emprunteurs essaient de reproduire avec exactitude la forme étrangère, mais, comme celle-ci s'adapte au système différent de la langue emprunteuse, il est inéluctable qu'elle subisse des changements formels ou bien au niveau phonétique, ou bien au niveau morphologique. Ces modifications formelles n'influencent pas nécessairement le sens du mot emprunté qui sera ainsi l'équivalent parfait du mot originaire. Dans ce cas, le mot de la langue *A* et celui de la langue *B* renvoient au même référent, et la différence entre eux ne se présente que dans la réalisation graphique et/ou phonétique. Pour cette catégorie de mots qui, faute de différence sémantique, ne correspondent pas à la définition classique des faux amis, mais qui peuvent quand même inspirer de mauvaises analogies dans la prononciation ou dans l'orthographe, nous introduisons le terme « faux amis formels ».¹⁷

Outre les adaptations formelles, l'emprunt d'un mot peut entraîner diverses modifications sémantiques selon les schémas ci-dessous :

1) Dans la langue emprunteuse, le mot conserve le sens qu'il avait au moment de l'emprunt, alors que la langue donneuse le perd. Par exemple le hongrois « *csemelet* » (« laine de chameau »), emprunt médiéval, a conservé le sens primitif de l'ancien français *camalot* / *chamalot* qui n'existe plus dans le français actuel.

¹⁶ DEROY, *op. cit.*, p. 18.

¹⁷ Voir plus tard la *Typologie des faux amis*.

2) La langue emprunteuse garde le sens primitif du mot qui change ou évolue dans la langue originelle. Par exemple, le hongrois « *mécses* » est resté monosémique (« cordon, bande imprégné(e) de combustible et qu'on fait brûler dans un appareil d'éclairage »), alors que dans le français d'aujourd'hui « la mèche », devenue polysémique, est traitée dans *Robert* dans deux entrées à part, ayant chacune plusieurs blocs sémantiques.¹⁸ Ou bien la langue n'emprunte pas toutes les acceptions du mot étranger, mais moins que le mot en a dans la langue donneuse), ainsi, elle simplifie la sémantique du mot originel. Il serait faux de retraduire en hongrois ces divers sens par la même forme, car le champ sémantique du mot hongrois ne recouvre point celui du mot français.

3) Dans la langue emprunteuse, le mot prend de nouveaux sens, alors que dans la langue donneuse, il garde (ou perd) son sens originel. Par exemple, le mot « *tárgy* » vient de l'ancien français *targe* (« bouclier »). Cet objet que l'on visait pendant les luttes, est devenu métaphoriquement ou métonymiquement le but de n'importe quelle activité, d'où les sens ultérieurs, tels que : 1) « toute chose concrète, perceptible par la vue, le toucher » ; 2) « ce sur quoi porte une activité, un sentiment, etc. » ; 3) « matière, discipline, objet d'études scolaires » ; 4) (terme grammatical) « objet direct ».

4) Les mots évoluent parallèlement, mais d'une manière différente dans l'une et dans l'autre langue et, en gardant la même forme, ils prennent des sens plus ou moins différents. Par exemple, « *pasziánsz* » et « la patience » ont un seul sens commun (« jeu de carte, réussite ») ; dans le hongrois, il a encore un sens « petit gâteau sec et sucré » qui pourrait être traduit en français par « le petit-beurre », « le petit-four » ; et dans le français, le mot « patience » a cinq significations (sans compter son homonyme d'étymologie différente) dont aucune ne pourrait être traduite en hongrois par le mot *pasziánsz*.

2.2.2. Les emprunts à une troisième langue

Dans la relation linguistique de deux langues, il ne suffit pas d'énumérer les exemples de l'emprunt direct, puisque l'on doit souvent compter avec l'intervention d'une troisième langue. Celle-ci peut être ou bien à l'origine du processus d'emprunt, dans ce cas, elle sert de « donneuses » à chacune des langues examinées ; ou bien elle se place entre les deux langues comme intermédiaire.

Pour illustrer le premier point, prenons l'exemple du latin dont l'influence est incontestable. Le français, issu du latin vulgaire, possède indubitablement plus de mots d'origine latine que par exemple le hongrois qui n'a rencontré le latin qu'au Moyen Âge. Il est évident que ce latin n'était plus le même qui est la base du français. Ainsi n'est-il pas étonnant que les mots d'origine latine dans les deux langues soient souvent des faux amis à cause de leurs développements indépendants lors desquels chacun a subi des changements (phonétiques, morphologiques, sémantiques).

Cette tendance est valable évidemment pour tous les cas où les deux langues en question empruntent le même vocable à une troisième langue. On pourrait donc parler des emprunts au grec, à l'anglais, etc. Par exemple, le grec « *climax* » (« échelle, gradation ») a trois sens en

¹⁸ Voir l'article correspondant dans le *Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1993, p. 1373.

hongrois et deux en français dont un seul est commun (le terme écologique « le maximum de la biomasse d'un milieu naturel »). Le hongrois « *klimax* » 1) terme de la médecine « climatère, ménopause » et 2) terme rhétorique « gradation ») et le français *climax* (« point culminant », en hongrois « *csúcspont* ») ne peuvent pas être traduits l'un par l'autre parce qu'ils sont des faux amis.

Pour le rôle « médiateur » d'une langue, l'allemand est un bon exemple. En effet, la plupart des mots hongrois empruntés au français au XVIII^e siècle sont arrivés par l'intermédiaire de l'allemand (parlé à Vienne) qui a souvent modifié la forme et/ou le sens des mots français. Par exemple : fr. « bataille » (« combat, lutte » > all. « *Bataille* » « combat, lutte » ; « dispute » > hongr. « *batallia* > *patália* » « grand bruit, scandale »).

3. La typologie des faux amis

Dans le chapitre précédent, en examinant la naissance des faux amis, nous avons déjà indiqué que les faux amis ne constituent pas de groupe homogène. Avec l'élargissement de la définition, notamment avec l'acceptation des fautes commises à cause de fausses analogies, nous nous chargeons d'ouvrir la catégorie des faux amis devant d'autres mots-paires que l'on vit chez Kœssler. Le nombre élevé des éléments nous demande naturellement d'établir une classification aidant à nous orienter dans l'enchevêtrement des faux amis et facilitant leur traitement dans des dictionnaires.

Certains ouvrages¹⁹ et l'article de Mikó²⁰ essaient de regrouper les faux amis selon leurs natures grammaticales ou selon leurs caractéristiques d'emploi. Hélas, sans concept commun, ces divisions restent partielles et insatisfaisantes ; pourtant elles ont le mérite d'avoir donné quelques idées pour une classification plus complète.

Pour l'établissement de la typologie des faux amis, restant fidèle à la méthode classique de la description de langue, nous distinguons deux aspects : *primo* la nature des faux amis en tant que signes linguistiques (analyse par la grammaire descriptive) ; *secundo* leur valeur fonctionnelle dans la communication (côté pragmatique).²¹

En regardant les niveaux de l'analyse linguistique de la langue, nous proposons d'introduire les catégories suivantes :

3.1. Faux amis phonétiques

Ils sont dus à deux procédés phonétiques. Le premier s'explique par la différence du système phonétique des langues. Par exemple, dans le système phonétique du hongrois, contrairement à celui du français, il n'y a ni semi-voyelle (ou semi-consonne), ni voyelles nasales. Les voyelles françaises sont en général plus brèves que les voyelles hongroises parmi lesquelles sept sur quatorze (ou même quinze, si l'on prend en considération une voyelle en voie de disparition) sont longues. Le système vocalique hongrois compte 27 consonnes (potentiellement toutes

¹⁹ KESSLER, *op. cit.* ; KÜHNEL, Helmut, *Kleines Wörterbuch der « faux amis » : deutsch-französisch, französisch-deutsch*, Leipzig, Enzyklopädie, 4. Aufl., 1990 ; MOURAV'EV, V. L., *Faux amis, ili « loz'nie drouzia », pérévodchika*, Moscou, Prosvétchénie, 1969.

²⁰ MIKÓ, Marianne, « Remarques sur la notion des 'faux amis' », in *Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötvös Nominatae, Sectio Linguistica*, Tomus XIII, 1982, Budapest, 1985, pp. 41-49.

²¹ Vu la complexité du sujet, nous n'excluons pas la possibilité d'autres approches menant à une autre classification.

redoublées!) par rapport aux 18 consonnes françaises dont le redoublement ne s'effectue que dans quelques conditions spéciales. Ces données quantitatives suggèrent déjà quelques différences dans la parole des locuteurs bilingues hongrois-français. Lors de l'interaction linguistique, la langue emprunteuse tend à substituer spontanément les phonèmes inconnus ou inhabituels aux éléments les plus ressemblants de son propre système phonétique. Par exemple : le hongrois cherche à éviter l'hiatus (*bohème* [bCɛm] – *bohém* [bohe:m]). Dans la parole des Hongrois francophones, on peut remarquer deux types de fautes :

le défaut de l'articulation de tel ou tel phonème (influencée par la prononciation hongroise), par exemple « conserver » [kɔnzɛRve] au lieu de [kõsɛRve], « problème » [pRCblem] au lieu de [pRCblɛm], etc. et

l'altération formelle quelconque du mot, par exemple comme méthathèse (*cadre* – « *káder* », *ministre* – « *minister* »).

3.1.2. Faux amis orthographiques

Ils sont dus à la différence du système d'orthographe des langues en question. Les écritures française et hongroise sont alphabétiques et leurs alphabets ont été constitués à partir de l'alphabet latin. L'alphabet hongrois compte 14 voyelles (7 longues, 7 brèves) et 26 consonnes (dont 8 digrammes [cs, dz, gy, ly, ny, sz, ty, zs] et un trigramme [dzs]. Le fonctionnement de l'orthographe hongroise est régi par quatre principes qui s'opposent parfois : le principe phonographique, le principe idéographique, le principe historique (le respect de l'orthographe des noms propres anciens, même s'ils contiennent des graphèmes disparus ; par exemple, *Eötvös* – aujourd'hui *ötvös*), et le principe de simplification (pour éviter les trigrammes composés de mêmes consonnes).

L'alphabet français comprend 5 voyelles et 21 consonnes auxquelles s'ajoutent les ligatures, des accents et des signes auxiliaires (tréma, cédille). L'orthographe française est régie par le principe phonographique, par le principe idéographique et par le principe étymologique et historique²². Bien qu'il existe des coïncidences entre les deux alphabets, les graphèmes n'ont pas nécessairement les mêmes valeurs dans les deux systèmes. En comparant le rapport entre le système phonétique et le système graphique dans chacune des deux langues, on constate que l'orthographe hongroise reproduit la prononciation avec plus de précision et d'économie que celle du français. Par conséquent, il existe des mots dont la prononciation est (presque) la même en français et en hongrois mais qui ont des formes écrites différentes. Cependant, il serait superflu de considérer toutes ces formes comme de faux amis, car leur dissemblance vient de la différence naturelle des systèmes d'orthographe. L'étude des faux amis orthographiques devrait se limiter aux cas où l'analogie pourrait tromper le locuteur bilingue. Par exemple, l'orthographe de « **chef** » – « **séf** » ne causerait pas de problème, mais « *szimmetrikus* » (= *symétrique*) pourraient suggérer la forme *simmétrique* qui est incorrecte en français.

Au niveau **morphologique**, nous devons distinguer plusieurs sous-groupes.

²² RIEGEL, PELLAT, RIOUL, *op. cit.*, 1994, p. 64.

3.2.1. Morphèmes lexicaux

Nous comprenons là les mots entre les formes desquels il y a une différence de **morphème grammatical**. Les lexicographes allemands²³ y placent les paires-mots ayant le même sens, mais de différents genres grammaticaux (par exemple all. « *der Likör* » – fr. « *la liqueur* »). Dans cet article ce problème sera abordé au point 3.2.5.

Dans le hongrois, vu son caractère agglutinant, il s'agit surtout de morphèmes dits liés, c'est-à-dire des affixes. La divergence affixale qui se présente parmi les verbes, les noms et les adjectifs (car ce sont les mots qui peuvent devoir leur forme à la dérivation) est le résultat soit d'une modification effectuée lors de l'emprunt, soit des fausses analogies.

L'exemple le plus connu est le groupe des verbes français se terminant par « **-er** » qui ont été transmis par l'allemand. Ces verbes ont une terminaison « **-íroz** » dans le hongrois qui vient de la langue intermédiaire. D'autant plus que dans cette terminaison, seul l'élément « **-(o)z** » est un véritable suffixe dérivationnel hongrois (formant des verbes d'une base nominale), la séquence **-ír** est l'adaptation de l'allemand « **-ier(en)** ». Par exemple, « *fixer* – *fixieren* » (all.) – *fixíroz* ». Parmi les adjectifs, ceux dont la forme française est un adjectif verbal changent la terminaison « **-ant** » en une terminaison latinisée : « **-áns** ». Par exemple, « *brillant* » – « *briliáns* », « *frappant* » – « *frappáns* », etc.

Il faut remarquer que les permutations suffixales par analogie ne forment pas de catégories aussi homogènes : leur diversité est due à la liberté des locuteurs qui profitent de la virtualité du langage. Leur liste ne sera ainsi jamais complète, car la créativité des locuteurs est infinie.

3.2.2. Morphèmes lexicaux

Ce sont toujours des mots (semblant) latinisés ou savants qui, par leur forme, induisent en erreur ou inspirent de fausses analogies. Par exemple « *intarzia* » (« marqueterie ») – **intarserie*, « *gimnázium* » (« lycée », « collège ») – **gymnase* ou **gymnasium*.

Si la forme créée par analogie existe vraiment, mais avec une désignation différente, il ne s'agit pas seulement de faux amis formels, mais aussi de faux amis sémantiques. Par exemple, « *inicialé* » (« enluminure ») – « **initiale* » (« première lettre d'un mot ou d'un nom ») dont l'équivalent hongrois sont « *kezdőbetű* » ou « *monogram* ». Néanmoins, il est difficile d'établir une liste complète de ce type de faux amis et d'en estimer la quantité, car tous les mots ayant une forme savante ou rappelant d'autres mots étrangers sont une source potentielle d'erreur.

3.2.3. Dérivation impropre

Comme la classification des mots en catégories grammaticales fait partie des études morphologiques, c'est ici qu'il faut indiquer la **dérivation impropre** ou l'**hypostase**. Il s'agit d'un mot ayant subi un **changement de catégories**, par conséquent le mot originel et le mot emprunté appartiennent à des catégories différentes dans les deux langues. C'est plus qu'un simple problème de classement à indiquer dans un dictionnaire car le changement de catégorie peut modifier même la valeur syntaxique du mot en question. Par exemple le hongrois « *elit* » (« ce qui est de première qualité ») est un adjectif, tandis que le français « *élite* » est un nom. Par conséquent, le mot hongrois peut remplir la fonction de l'épithète dans une phrase (« *Ez egy elit*

²³ KÜHNEL, *op. cit.*, p. 7.

szálloda. ») dans la traduction française de laquelle l'emploi du substantif serait incorrect (« C'est un hôtel ~~élite~~ ») ; il faut trouver un équivalent de même valeur syntaxique (« C'est un hôtel très élégant/chic »).

3.2.4. Antonomase

L'antonomase est un trope et aussi un moyen de création de nouveaux mots grâce auquel plusieurs noms déposés et noms communs se sont formés dans les langues. Les noms propres (en général d'origine latine ou grecque) qui sont les sources de noms communs répandus dans plusieurs langues du monde ont des formes variées dans les langues emprunteuses. Par exemple, « Morphée » > fr. « la morphine », all. « *das Morphiun* », hongr. « *morfiun* ». Si l'antonomase ne se produit que dans l'une des langues examinées et le nouveau mot est ainsi inexistant dans l'autre (« Gerbeaud », pâtissier à Budapest > « *zserbó* » « spécialité faite dans la pâtisserie de M. Gerbeaud), nous aurons affaire à des faux amis culturels (3.7.).

3.2.5. Changement du genre grammatical

Si la langue emprunteuse connaît le genre grammatical, en règle générale, le mot emprunté conserve son genre originel, mais parfois il en prend un autre. Le nouveau genre grammatical peut être déterminé par la forme (par exemple, par la finale) ou par une connexion sémantique avec un terme indigène synonyme. En allemand, par exemple, les mots en *-ment* sont toujours neutres et cette règle est appliquée aux mots venant du français bien que leur genre originel soit masculin : « *das Apartement, das Movement* ».

Contrairement au français, la langue hongroise ne possède pas de genres grammaticaux. C'est pour cela que les emprunts au français (à l'allemand, au russe, etc.) perdent leur marques morphologiques de masculin et de féminin dans le hongrois. De plus, en raison de l'élimination du genre grammatical, il est intéressant d'examiner quelle est la forme empruntée des adjectifs ou des noms où le genre grammatical est motivé par le sexe biologique. Par exemple, les adjectifs français se terminant par « -if, -ive » sont empruntés par le hongrois sous la forme féminine (« *masszív, naiv* ») ; le mot « masseur » a été transmis sous la forme « *masször* » dont il existe une forme à part pour désigner les femmes pratiquant ce métier : « *masszöz* ». Un Hongrois doit faire attention à n'utiliser en français que la forme masculine. Un problème de cette sorte se pose pour les locuteurs hongrois qui ont l'habitude d'appeler les membres féminins du corps enseignant « *tanárnő* », mot qu'ils essaient d'adapter au français soit par l'emploi d'un déterminant féminin (**une/la professeur*), soit par un suffixe féminisant choisi par analogie (*professeuse*).

3.3. Faux amis au niveau synthématique

Quant au niveau **synthématique**, dans les dictionnaires de faux amis, il y a peu d'exemples pour les mots composés. Dans son étude, Mikó donne quelques composés problématiques sans les regrouper.²⁴

Les syntagmes (séquences lexicalisées), et les mots composés sont formés de termes qui, dans d'autres contextes, peuvent fonctionner comme des mots autonomes, mais qui (dans la

²⁴ MIKÓ, *op. cit.*, p. 259.

composition) ont perdu leur autonomie. Pourtant, un mot composé est une unité lexicale, une association permanente, alors qu'un syntagme est une unité de la phrase, une association occasionnelle. Historiquement, les mots composés sont à la fin du processus du figement dans lequel les syntagmes et les locutions représentent deux autres étapes intermédiaires. Le hongrois et l'allemand, plus synthétiques, comptent plus de mots composés que le français. Par ce fait, beaucoup des composés hongrois ou allemands ne peuvent être traduits en français que par des locutions ou par des syntagmes.

Les mots composés et les syntagmes ont la valeur d'une unité lexicale d'où leur caractère idiomatique : ils sont des unités lexicologiques indécomposables. Ils se situent à un niveau supérieur par rapport aux mots simples – sans atteindre le niveau de la phrase. La cohésion des composantes est forte (ils sont inséparables, interchangeable sans modification sémantique) ; la compréhension des éléments constitutants n'assure pas toujours la compréhension globale du mot composé.

Les tentatives de traduction par des locuteurs ignorant les équivalents des mots composés dans l'autre langue risquent de produire une multitude de faux amis. Le regroupement des mots composés d'une langue et de leurs calques sera basé sur le degré d'équivalence sémantique et formelle des composantes. On peut distinguer donc les combinaisons suivantes :

1) Calques parfaits : la structure formelle et la signification sont les mêmes, donc ce sont des paires de mots sans problèmes, de « vrais amis ». Par exemple, « *vasút* » – chemin de fer, « *viperafészek* » – nœud de vipère, etc.

2) Le mot composé d'une langue se traduit par un mot simple dans l'autre.

2/a Le mot simple n'a aucun rapport sémantique avec le sens des composantes ; par exemple, « *hangverseny* » – ~~concours d'airs~~ – un concert, « *házmester* » – ~~maître-maison~~ – concierge.

2/b Le mot simple implique l'une des composantes, c'est-à-dire un des éléments du mot composé est l'équivalent du mot simple ; par exemple, « *helyszín* » – une **place**, « *hanglemez* » – **un disque**, etc.

3) Le mot composé ou le syntagme se compose d'autant éléments dans l'une que dans l'autre langue.

3/a L'un des éléments constitutants se retrouve dans les deux mots, l'équivalent de l'autre est la source des faux amis ; p. ex. « *franciasaláta* » (salade ~~française~~) – salade **russe** (« *oroszsaláta* »), « *hóvirág* » (~~fleur de neige~~, ou **neige-fleur**) – **perce-neige** (« *hófűró* »), « *miniszterelnök* » (~~président des ministres~~) – **premier ministre** (« **első miniszter* »), etc.

3/b Sémantiquement, les composantes n'ont rien de commun dans les deux langues, les éléments ne se correspondent point ; par exemple, « *képregény* » (~~roman en images~~) – bande dessinée (« *rajzos-sáv* »), « *lakásszentelő* » (~~appartement-bénédiction~~) – pendaison de crémaillère (« *kampóakasztás* »), etc.

3.4. Faux amis au niveau de la syntaxe

Dans la structure hiérarchique de la phrase de base il y a deux constituants indispensables : le groupe nominal (GN) et le groupe verbal (GV). Malgré leur rapport prédicatif, c'est le GV qui est au centre de l'analyse syntaxique. Les compléments du GN sont plus ou moins optionnels, tandis que ceux du GV sont souvent obligatoires. Le GN s'organise autour du verbe dont dépendent d'autres éléments, selon sa valence.

La question principale de la syntaxe est donc celle de **la valence des verbes**²⁵, pourtant les dictionnaires des faux amis ne s'occupent point de la diversité des rections verbales, bien que la logique en soit tellement intégrée dans la tête des locuteurs dans leur langue maternelle qu'ils ont du mal à s'en débarrasser lorsqu'ils deviennent bilingues. L'analogie des constructions verbales de la langue maternelle pourra donner des faux amis dans l'autre langue. Par exemple « *találkozni valakivel* » (rencontrer ~~avec~~ qqn) – rencontrer qqn.

3.5. Faux amis phraséologiques

Concernant la phraséologie, la plupart des recueils bilingues ne font que regrouper les locutions afin de trouver les expressions équivalentes sans examiner le degré de l'équivalence. Pourtant, la cause principale de la production des faux amis est « la connaissance incomplète du champ d'application de la locution en question »²⁶.

Le locuteur risque de traduire mot à mot une locution de sa langue, sans tenir compte de la nature des unités phraséologiques dont les formes sont figées et dont les éléments sont interchangeables. Le danger de la production des locutions fausses dépend de la complexité, et du degré du figement des éléments de la locution d'une langue et aussi de la diversité des images constituant les phrasèmes dans l'autre langue. Lors du thème ou de la version, le locuteur produisant des faux amis phraséologiques pense que la vision du monde reflétée par les locutions d'une langue peut être transmise par l'adaptation fidèle des formes qui la verbalisent. Par exemple, « donner sa langue au chat » (« **elvitte a cica a nyelvét) – szabad a gazda* » (*le maître est libre,*c'est au maître).

Les faux amis phraséologiques français-hongrois pourraient constituer un chapitre à part dans un futur dictionnaire complet. D'ailleurs, il existe déjà une liste contenant 70 locutions françaises et hongroises considérées comme faux amis²⁷.

En ce qui concerne le **niveau du discours**, nous introduisons les catégories ci-dessous :

3.6. Faux amis stylistiques

Ce sont des mots qui ont la même signification (ou qui ont au moins un sens commun) mais qui appartiennent à différents registres dans les langues comparées. Comme les registres sont en rapport avec les circonstances de la communication, ils sont mobiles (influencés par des tendances souvent fugitives). Les dictionnaires français ne sont pas toujours cohérents dans leur indication de registres.²⁸ La situation est pareille ou même pire dans les dictionnaires hongrois²⁹ (*ÉKsz.* et *TESz.*) qui sont de ce point de vue très incertains et parfois désuets. Sans doute le

²⁵ Les grammaires appellent aussi **reccion** la propriété du verbe d'être accompagné d'un complément ou introduit par une préposition. Voir *Dictionnaire de la linguistique* (Le Robert).

²⁶ BALOGH, Péter, « De quelques types des faux amis phraséologiques » in *Revue d'Études française*, Budapest, ELTE, Département d'Études Françaises – Centre Interuniversitaire d'Études françaises, 1999, p. 13.

²⁷ BALOGH, Péter, *Difficultés dans l'usage des unités phraséologiques françaises – approche sémantique, syntaxique, pragmatique*, Mémoire de diplôme, Budapest, ELTE, 1996.

²⁸ Sur ce problème de registre, voir BÁRDOSI, Vilmos, « Entre fil d'Ariane et tonneau des Danaïdes. Problèmes de classification des phrasèmes français » in *Revue d'Études françaises*, Budapest, ELTE, Département d'Études françaises – Centre Interuniversitaire d'Études françaises, 1999, pp. 30-31.

²⁹ *Magyar Értelmező Kéziszótár* (ÉKsz.), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1987 ; *A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára* (TESz.) Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967.

chapitre des faux amis stylistiques serait-il la partie la plus instable d'un dictionnaire qui aura probablement le choix entre

– ne contenir que les mots ayant des registres « normatifs » dans les dictionnaires unilingues ou

– la révision régulière et l'actualisation des entrées.

Les raisons susmentionnées suggèrent même l'idée de renoncer à cette catégorie de faux amis d'autant plus que les nuances stylistiques sont difficiles à examiner sans contexte.

3.7. Faux amis culturels

En parlant de la nature des faux amis, Kæssler utilise le terme des « faux amis de civilisation » auquel nous préférons le terme des faux amis **culturels** dont nous séparons deux types.³⁰

Le premier comprend les mots de formes ressemblantes désignant diverses parties de la réalité dans diverses cultures. Les sens de ces faux amis ont toujours des éléments communs auxquels s'ajoutent des désignations ou des connotations dissemblables dues aux sociétés, aux civilisations différentes. Pour les locuteurs bilingues, ces mots n'évoquent jamais la même réalité et ils restent souvent intraduisibles. Pour les faire comprendre aux locuteurs d'une autre communauté linguistique, il faut donner des explications sémantiques qui impliquent les éléments distinctifs et qui esquissent l'arrière-plan historique ou culturel du sens du mot. Par exemple, en hongrois « *dzsenti* » est un terme historique désignant la petite et la moyenne noblesses en Hongrie qui, ayant perdu leur fortune, occupaient des positions importantes dans la vie administrative pendant le XIX^e siècle. En français, « la gentry » désigne l'ensemble des familles en Angleterre ayant droit à des armoiries, mais qui sont non titrées³¹.

Le deuxième type concerne les mots d'une langue qui désignent des réalités complètement inconnues dans l'autre communauté linguistique. Si un concept de langue *A* n'existe pas dans la langue *B*, un locuteur appartenant à la communauté linguistique *A* essaiera en vain de traduire la forme *A* en forme *B*, car derrière celle-ci il n'y a ni chose ni sens (concept). Même la possibilité de l'emprunt est exclue sans la transmission de la chose et du concept désignés par la forme *A*. Par exemple, le hongrois « *szalagavató* » désigne une coutume consistant en l'organisation d'un bal (en période de carnivals) pour les élèves des classes terminales des écoles secondaires. Comme cette habitude est inexistante en France, seule une périphrase explicative pourrait faire comprendre le sens du mot hongrois. Tout essai de traduction au niveau des unités lexicales aboutira à la création de faux amis.

3.8. Faux amis pragmatiques

Les auteurs des dictionnaires de faux amis semblent ignorer les faux amis pragmatiques qui, dans notre terminologie, sont des expressions ayant différentes valeurs situationnelles, c'est-à-dire qui, malgré leur équivalence sémantique, ne peuvent pas être employés dans une situation donnée où les coutumes, les conventions sociales prescrivent des formules obligatoires. Il n'est

³⁰ La traductologie s'occupe de ce type de faux amis (sans utiliser ce terme) dans le cadre de « *realia* » (mot anglais, adapté en hongrois comme « *reáliák* »). Voir KLAUDY, Kinga, *Bevezetés a fordítás elméletébe*, Budapest, Scholastica, 1999, p. 163.

³¹ Les nuances distinctives sont soulignées dans l'exemple.

pas étonnant que, dans ce domaine, les traducteurs soient en avance sur les lexicographes : la problématique de l'adaptation culturelle ou pragmatique leur est un défi quotidien depuis longtemps.³²

Comme la valeur pragmatique de ces clichés est plus dominante que leur sens primaire dû à la signification des composantes, la traduction mot à mot mène à la production de faux amis dans tous les cas où les connotations des tournures de deux langues ne coïncident pas. Le locuteur bilingue doit donc bien connaître les clichés situationnels dans les deux langues. Par exemple : lors d'une conversation téléphonique, pour demander la patience de l'interlocuteur, on dit en hongrois : « *Ne tegye le ! Várjon !* » En français, on aurait tort de dire « Ne raccrochez pas. Attendez » – on doit respecter le cliché français : « Ne quittez pas ».

Conclusion

Les pièges d'une langue étrangère sont connus de tous les bilingues (professionnels ou non), pourtant les recherches linguistiques accordent peu d'importance à la problématique des faux amis. Bien que quelques représentants de la linguistique (ayant des spécialités différentes) abordent parfois ce phénomène dans la mesure où il touche leurs domaines, il manque toujours une discipline se concentrant sur les faux amis dont l'étude demande une multidisciplinarité (psycholinguistique, traductologie, étymologie, phonétique, morphosyntaxe, phraséologie, lexicographie, etc.)... et, en conséquence, un grand courage.

Cet article, se proposant de présenter les origines et la diversité des faux amis, est encore indubitablement loin du but, mais il peut servir de point de départ pour de nouvelles recherches à venir.

MÓNIKA KISS

Budapest

Références générales

Recueils de faux amis

BOCH, Raoul, *Les faux-amis aux aguets. Dizionario di false analogie e ambigue affinità tra francese e italiano*, Bologna, Zanichelli, 1988.

BROUSSUS, Monique, *Les mot-pièges dans la version italienne et leurs analogues dans le thème à l'usage des élèves du second cycle (BEPC-Baccalauréat), des candidats aux examens et concours et des étudiants de langue italienne*, Paris, Roudil, 1972.

COLOGNON, Jean-Pierre, *Lexique des faux amis*, Paris, Hatier, 1985.

CRANSTON, Samuel, SZLAKMANN, Charles, *Au pays des faux-amis : petit guide illustré anglais-français*, Paris, Seuil, 1990.

³² KLAUDY, Kinga, *Bevezetés a fordítás elméletébe*, Budapest, Scholastica, 1999, p. 145 et KLAUDY, Kinga, « Teljes átalakítás helyzetmondatok fordításakor » in *Bevezetés a fordítás gyakorlatába. Angol / Német / Orosz fordítástechnikai példatárral*, Budapest, Scholastica, 1999, pp. 148-149.

- DUPONT, Louis, *Les faux amis espagnols*, Genève, Droz, 1961.
- DUPONT, Jean, *Les pièges du vocabulaire italien*, Genève, Droz, 1965.
- KLEIN, Hans-Wilhelm, *Schwierigkeiten des deutsch-französischen Wortschatzes*, Klett, 1975.
- KÆSSLER, Maxime, *Les faux amis des vocabulaires anglais et américain*, Paris, Vuibert, 1975.
- KÜHNEL, Helmut, *Kleines Wörterbuch der « faux amis » : Deutsch-Französisch, Französisch-Deutsch*, Leipzig, Enzyklopädie, 1990.
- LARUELLE, Philippe, *Les faux amis en anglais : les reconnaître, les traduire, les utiliser à travers plus de 1000 phrases : classes préparatoires aux grandes écoles, enseignement supérieur*, Paris, Ellipses, 1990.
- MOURAV'EV, V. L., *Faux amis, ili « loz'nie drouzia », pérévodtchika*, Moscou, Prosvéchénie, 1963.
- PÉAN, Françoise, *Les mots-pièges dans la version espagnole et leurs analogues français*, Paris, Roudil, 1971.
- RANCOULE, L., PÉANT, F., *Les mots-pièges dans la version anglaise et leurs analogues français à l'usage des élèves du seconde cycle : BEPC, Baccalauréat, des candidats aux examens et concours, des étudiants*, Paris, Roudil, 1981.
- THORIN, Agnès, *Vrais et faux amis du vocabulaire anglais*, Paris, Nathan, 1984.
- VAN ROEY, Jacques, GRANGER, Sylviane, SWALLOW, Helen, *Dictionnaire des faux amis français-anglais*, Paris / Gembloux, Duculot, 1988.
- WANDERPERREN, François, *Dictionnaire des faux amis allemand-français – Wörterbuch der Faux-amis deutsch-französisch*, Paris, Duculot, 1994.

Ouvrages théoriques

- BALDINGER, Kurt, « Sémasiologie et onomasiologie » in *Revue de Linguistique Romane*, n° 28, 1964., pp. 249-272.
- BÁRCZI, Géza, « A magyar nyelv francia jövevényszavai », in *A magyar nyelv múltja és jelene*, Budapest, Gondolat, 1980, pp. 159-197.
- PICOCHÉ, Jacqueline, *Précis de lexicologie française : l'étude et l'enseignement du vocabulaire*, Paris, Nathan, 1962.
- PICOCHÉ, Jacqueline, *Structures sémantiques du lexique français*, Paris, Nathan, 1986.
- REY, Alain, *Le Lexique : images et modèles. Du dictionnaire à la lexicologie*, Paris, Colin, 1977.
- REY, Alain, *La lexicologie : lectures*, Paris, Klincksieck, 1970.